

Broussais et le matérialisme*

par Jean-François BRAUNSTEIN**

Le médecin Broussais a intéressé récemment des philosophes, comme Canguilhem ou Foucault. Mais on a prêté peu d'attention à ses théories philosophiques. Elles sont pourtant indissociables de ses thèses médicales. L'anti-ontologisme s'en prend également à la nosographie de Pinel et à la psychologie ou à la métaphysique de Victor Cousin. L'éclectisme médical est combattu au même titre que l'éclectisme philosophique. Le succès de Broussais est sans doute aussi lié à ses prises de parti politiques et sociales. L'histoire de la médecine ne peut se faire sans référence à un contexte culturel où la philosophie a également sa place.

Monsieur le Président, Mesdames, Messieurs,

C'est en philosophe que j'ai étudié l'œuvre de Broussais, et je dois confesser que le prix de votre Société, outre qu'il m'honore, me rassure sur l'intérêt proprement médical de mon travail. Je tiens donc à vous en remercier d'autant plus vivement.

Je voudrais ici brièvement expliquer pourquoi un philosophe peut s'intéresser à ce médecin dont la mauvaise réputation n'est aujourd'hui plus à faire, et dire pourquoi la gloire que Broussais connut de son vivant n'est en fait pas entièrement usurpée.

L'origine de mes recherches sur Broussais est double. D'une part, une curiosité d'historien de la philosophie, d'autre part, un souci d'épistémologue.

L'historien de la philosophie du XIX^e siècle français est conduit à s'interroger sur cette période 1800-1830 où la philosophie française semble avoir disparu, mis à part le pâle éclectisme de Victor Cousin. En particulier la tradition des Lumières, scientifique et de tendance matérialiste, semble perdue sous l'effet d'une Restauration qui ne fut pas seulement politique, mais aussi philosophique et religieuse. Les deux seuls représentants de cette tradition sont des médecins, et non des philosophes professionnels : Gall et Broussais. La philosophie matérialiste s'est en quelque sorte retrans-

* Communication présentée à la séance du 24 janvier 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 80, rue, de Grenelle, 75007 Paris.

chée dans la médecine. L'œuvre de Gall avait été étudiée par M. le Pr Lanteri-Laura, qui m'a fait l'honneur d'être membre de mon jury de thèse. Mais Broussais était le seul à intervenir directement dans les débats philosophiques de l'époque.

D'autre part, cet intérêt pour Broussais fut renforcé par la place qu'il tient dans deux ouvrages récents, qu'on peut considérer comme fondateurs de la philosophie de la médecine, *Le normal et le pathologique*, de M. Canguilhem, et *La naissance de la clinique*, de M. Foucault. Pour Canguilhem, Broussais est le premier à énoncer, sous une forme fruste, l'identité du normal et du pathologique, que Comte nommera le « principe de Broussais ». Pour Foucault, Broussais est le destructeur des fièvres essentielles et le fondateur de la « nouvelle manière de voir » de l'École de Paris. Mais les thèses proprement philosophiques de Broussais n'étaient pas étudiées ni le rapport complexe qu'entretiennent chez lui thèses médicales et philosophiques. Or ce travail nous semblait intéressant : s'il est vrai, comme l'a montré Foucault, qu'on ne peut faire l'histoire des disciplines scientifiques en dehors de leur contexte culturel, ne doit-on pas penser que la philosophie en tant que telle fait partie de ce contexte culturel ? La médecine, cela semble au moins évident dans le cas de Broussais, est traversée par des débats philosophiques, et transforme elle-même la position des problèmes philosophiques.

Pour essayer de connaître un Broussais qui est indissolublement philosophe et médecin, je tentai de me faire historien de la médecine. Je découvris les travaux du Pr Ackerknecht qui fut le premier à souligner l'importance de Broussais dans la constitution de l'École de Paris, et à expliquer les raisons d'un succès aussi vif que passager. Ce succès tient sans doute plus à la partie négative de son œuvre qu'à sa partie positive.

Broussais est d'abord un polémiste. Son œuvre est toute d'« examen », comme l'indique le titre de sa principale œuvre médicale, *l'Examen de la doctrine médicale généralement adoptée*. Cette critique, à la fois médicale et philosophique, Broussais la pense sous le nom d'« anti-ontologisme ».

Critique de Pinel d'abord, de l'auteur de la *Nosographie philosophique* et non de l'aliéniste. Dans *l'Examen* de 1816, qui fit l'effet d'un « 89 médical », Broussais réduit à néant la notion de « fièvres essentielles », et plus largement l'idée de maladies existant par elles-mêmes, ces « entités abstraites » dont les malades se croient habités. Cette « création d'être faux », il la qualifie d'« ontologie médicale ».

Au fil des rééditions de *l'Examen*, cette critique s'étendit ensuite à Laënnec et à l'anatomie pathologique, dans une polémique bien connue, dont la violence choquante s'explique par des raisons politiques et religieuses. Critique également contre Brown, alors même que l'on a pu dire, à juste titre, que le broussaisisme est un « brownisme retourné ».

Dans un domaine intermédiaire entre médecine et philosophie, Broussais s'en prend à ce courant bien oublié qu'est l'« électisme médical », dans lequel il faudrait distinguer, autour de 1820, l'importante figure d'Andral, proche dans une certaine mesure de l'empirisme médical, et un courant directement inspiré par l'électisme cousinien, autour de Jules Guérin, vers 1830, qui entend mettre à profit la crise de la thérapeutique pour combattre le matérialisme de Broussais. Contre cet électisme, Broussais se fait honneur de son systématisme, voire de son sectarisme, puisque « la doctrine physiologique est immuable parce qu'elle est vraie ».

L'anti-ontologisme de Broussais se poursuit enfin dans le domaine proprement philosophique, avec *De l'irritation et de la folie* en 1828. Broussais se dit contraint à cette intervention philosophique, dans la mesure où personne ne répond aux provocations du spiritualisme et de la métaphysique. Il s'agit de préserver la médecine d'un « asservissement honteux », de défendre la méthode d'observation contre le recours aux « forces », aux « principes » et autres « entités ». Et de réserver la connaissance de l'homme à la physiologie, alors que les cousins prétendent constituer une psychologie introspective comme science indépendante.

Broussais réussit moins dans la partie positive de son œuvre, dans la constitution de la « médecine physiologique ». Sa thèse principale est l'identité de nature entre normal et pathologique, leur différence n'étant que quantitative. La maladie réside dans l'excitation anormale de la propriété vitale fondamentale qu'est l'irritabilité. Il s'agit la plupart du temps d'un excès d'irritation, même s'il envisage la possibilité d'une abirritation. La thérapeutique est donc presque toujours débiliteuse, à base de saignées et de sangsues, avec les excès que l'on sait et qui accèdent l'idée que Broussais a fait couler plus de sang que Napoléon. Et avec des échecs retentissants, en particulier lors du choléra de 1832 : la mort du plus célèbre client de Broussais, Casimir Périer, marquera la fin du physiologisme, au moins chez les médecins.

Cette affirmation de l'identité du normal et du pathologique, comme l'a montré M. le Pr Grmek, est un « corollaire négatif » de l'anti-ontologisme. Si ce ne sont plus des maladies indépendantes qui agissent de l'extérieur sur les organes, il faut répondre à la question « Qu'est-ce qui agit ? ». La seule solution est de chercher « à l'intérieur », dans un exercice irrégulier des fonctions vitales. Ce principe de Broussais aura une double postérité, médicale et philosophique.

Médicale chez Claude Bernard qui, dans les *Principes de médecine expérimentale*, apprécie que Broussais ait compris que la pathologie doit invoquer les mêmes propriétés que la physiologie, et qui s'en prend à l'ontologie ou à l'empirisme médical, souvent dans les termes mêmes de Broussais. La différence entre médecine physiologique et médecine expérimentale réside bien sûr dans le statut de l'expérimentation, dont Bernard fait un usage réglé, alors que Broussais s'en tient à une conception pré-scientifique de l'« expérience directe » qui n'est rien d'autre que l'observation et qui exclut aussi tout recours à la vivisection.

Postérité philosophique, chez Auguste Comte. D'autant plus importante si l'on pense que l'œuvre de Broussais n'est connue de Bernard, comme de Charcot ou Bouchard, qu'à travers la lecture qu'en proposent Auguste Comte et les médecins positivistes, qui sont les seuls à conserver vivant le souvenir de Broussais au XIX^e siècle. Pour Comte, Broussais est d'abord le modèle d'une critique scientifique du vitalisme, de la « psychologie illusoire » et de la métaphysique « kanto-platonicienne » d'un Cousin. Image de Broussais qui sera aussi appréciée chez Littré et des médecins positivistes « dissidents » comme Robin ou Segond. Mais, pour Auguste Comte, dans la deuxième partie, « religieuse », de son œuvre, Broussais est aussi le modèle du « digne praticien » précurseur d'une humanité régénérée, car il comprend en vrai médecin l'action du moral sur le physique, de la société sur l'individu, la nécessité de la synthèse. A ce titre il est « le plus grand médecin depuis Hippocrate ».

Telles sont, rapidement esquissées, les principales thèses médicales et philosophiques de Broussais. Elles expliquent l'intérêt de Bernard ou de Comte, mais ne suffisent pas à expliquer l'extraordinaire succès qu'il eut de son vivant.

Son succès est d'abord lié à des raisons politiques. Sous la Restauration, Broussais est l'idole des étudiants en médecine qui sont alors à la pointe de l'agitation puisque la Faculté de médecine est fermée en 1822. Ils voient en lui un libéral, attaché aux principes de la Révolution et de l'Empire, qui commencent à être confondus. Broussais est effectivement fils de la révolution — ses parents républicains ont été égorgés par les Chouans — et le médecin militaire qu'il était apprécié dans Napoléon le protecteur des sciences, même s'il critique en lui le dictateur et l'adversaire de la phrénologie. Raisons religieuses également à ce succès. Broussais combat la Congrégation et les jésuites. Dans un style très voltairien, il appliquera la phrénologie à l'étude des idées religieuses.

Il faut également noter que la plupart des disciples, et les plus fidèles, sont des médecins militaires qui voient dans la « doctrine du Val-de-Grâce » la plus belle illustration de la médecine militaire, alors même que les médecins civils la méprisent. Succès aussi, mais plus difficile à mesurer, chez les officiers de santé, autres représentants d'une médecine dominée.

Bien sûr, une des causes principales de son succès est la simplicité extrême de son étiologie et de sa thérapeutique, qui peuvent enthousiasmer ces jeunes médecins dont l'ignorance est appréciée de Broussais. L'optimisme de la doctrine physiologique, qui enlève tout fondement ontologique à la maladie, peut également faire rêver à une disparition de la médecine qui serait intégrée à la biologie et à l'hygiène. La médecine physiologique partage les espoirs et les illusions de la Révolution française, et c'est aussi à ce titre qu'elle enthousiasme la jeunesse de la Restauration.

SUMMARY

Broussais, as a physician, has recently become a subject interesting to philosophers, like Canguilhem and Foucault. But his philosophical views have been neglected. However they should not be dissociated from his medical theories : antiontologism contests the nosography of Pinel as well as the psychology and metaphysics of Victor Cousin. He equally fought medical and philosophical eclecticism. His success seems most likely to be also tied to his political and social choices. The history of medicine may not be approached without taking into account a cultural context where philosophy is also included.